

LA VOIX

Fais ce que dois, advienne que pourra.

EDITEUR-PROPRIÉTAIRE, PIERRE LEROY, RUE SAINT-VALIER, No. 132.

NOUVEAU SYSTÈME DE LECTURE.

EXPLICATIONS ET PROCÉDÉ.—Ce nouveau système de lecture s'appuie tout entier sur l'imprimerie et sur la possibilité, au moyen de caractères spéciaux, de distinguer, dans l'étude d'une langue, les diverses parties qui constituent les mots, savoir : le son, l'articulation et les lettres nulles. Le son, qui est la partie la plus importante du mot, est indiqué par des caractères noirs ; l'articulation par des caractères maigres ; et les lettres nulles par des caractères de fantaisie. De cette façon, la règle ressort de l'application elle-même, sans qu'il soit besoin d'en faire une étude à part, travail toujours difficile, surtout pour un enfant incapable de réfléchir. Une autre difficulté que l'enfant rencontre, dans le principe, consiste à ne pouvoir, du premier coup d'œil, discerner immédiatement, les unes des autres, les différentes syllabes. En alternant les caractères noirs et les caractères maigres, on arrive à supprimer aussi cet obstacle et à rendre l'usage facile, sans rien changer à la physionomie des mots ; et, pour qu'il apprenne bien l'orthographe d'usage, il est important qu'il en soit ainsi. Ces principes posés, il ne reste plus qu'à les appliquer à des morceaux choisis, et c'est un travail purement matériel qui est du ressort des imprimeurs.

ARMOIRE MAGIQUE.—Voilà pour le livre didactique, mais, en dehors de ce livre, on a réuni, dans un même tableau, en les distinguant par six couleurs différentes, les sons vraiment utiles, composés d'une, deux et même trois lettres ; et, pour obtenir de l'enfant qu'il fasse attention, chose qu'il n'est pas des plus faciles, pour faire de la lecture presque un jeu, il faut avoir un petit meuble qui n'est autre chose que le tableau matérialisé, et contenant quatre-vingt-dix-neuf casiers avec portes. Sur chacune des portes est imprimé une lettre, ou un son, et, dans l'intérieur, se trouvent un certain nombre de petites planchettes de même longueur et de même épaisseur, mais de largeur différente, sur lesquelles sont écrites les mêmes lettres ou les mêmes sons. Enfin, pour compléter le système, on a un ensemble de coulisses plus ou moins nombreuses et plus ou moins grandes, et dans lesquelles on coule les lettres et les sons de manière à en former des mots et des phrases. On peut aussi, si on y tient, former des syllabes séparées ; mais c'est un travail peu utile, qui embarrasse l'enfant, et qu'il fait naturellement par l'usage, je le sais par expérience. Ce système est trop commode pour qu'on en veuille faire l'essai !

LES CONGRÉGATIONS ENSEIGNANTES.

RELIGIEUX ET LAÏCS.—Le collège, où j'ai été élevé, où j'ai passé les plus belles années de ma vie, années d'insouciance et d'illusions, quand l'existence est si heureuse, que tout sourit, que l'on aime, que l'on espère, ce collège n'existe plus. Fondé en 1848, il a été supprimé en 1867, pour des raisons d'ordre administratif. C'était un bien beau collège, que mon collège ! On peut le voir encore, à deux lieues de Nantes, sur les bords de la Loire, dans un site enchanteur, que le grand Napoléon comparait à l'entrée du Bosphore. Je l'aimais, je l'adorais ; je l'ai pleuré et je le pleurerai toujours. C'était ma famille à moi ! Hélas ! il n'est

plus ; et, quand je passe, par hasard, auprès de ce vaste édifice, qui jadis abritait mon enfance, moi, à qui on reproche d'avoir le culte du souvenir, j'éprouve un serrement de cœur, quelque chose de ce sentiment qu'on a devant un cadavre sans vie.

Chaque année, il y avait ce que nous appelions le dîner des grands élèves. En ce jour désiré, ils accouraient tous des quatre coins de l'horizon, avec leurs femmes et leurs enfants. C'était un jour de joie pour eux comme pour nous. Les affaires étaient oubliées, les soucis mis à la porte : on redevenait enfant ; on se rappelait le passé ; on parlait du présent et de l'avenir ; on resserrait les liens de l'amitié. Aujourd'hui tout est brisé. Comme des épaves sans cesse séparées par les flots, professeurs et élèves, nous voguons tous sur une mer immense, sans pouvoir désormais nous réunir quelque part. Là seulement en effet pour nous était la tradition ; là seulement nous pouvions nous comprendre et nous souvenir. Hélas ! Hélas ! tout meurt !

Et voilà précisément où est le mal : c'est que les institutions ne sont pas assez stables par elles-mêmes ; c'est qu'elles ne donnent pas de point d'appui aux professeurs, et que ceux-ci ne peuvent, dès lors, en donner un à leurs élèves. Les professeurs, en effet, plus ou moins isolés les uns des autres, se recrutent d'une manière irrégulière ; susceptibles de disparaître comme ils sont venus, ils ne s'attachent point à leur travail d'un jour. La règle ne leur impose pas assez sa volonté ; l'autorité n'est pas absolue ; l'obéissance n'est pas complète. Chacun d'eux a sa manière de voir et sa manière de faire. Malgré les apparences, l'unité manque. L'élève, perdu dans la foule, n'a pas la satisfaction de tous ses besoins : on l'instruit, on ne l'aime pas assez. En un mot le collègue n'est pas une famille et n'en peut tenir lieu à celui qui n'en a pas.

Je n'ai point pour but de restreindre le rôle du professeur ; bien au contraire. Je voudrais que son action s'étendît sur toute la vie d'un homme, et non pas seulement, comme aujourd'hui, sur le temps des études ; je voudrais que l'enfant fût le citoyen d'un petit monde à part dans la société, où il comptât toujours pour quelque chose, où il serait toujours connu et choyé, ou même, au besoin, il pût trouver un point d'appui, un refuge et le repos après la tempête. Là on aurait même le culte des morts et on ne les oublierait pas, et la biographie de chacun d'eux, soigneusement conservée, rappellerait aux enfants le rôle que leurs devanciers ont joué dans la vie. Il y a là une grande idée dont, nulle part aujourd'hui, je ne vois l'application, parceque, nulle part, on ne se place, à mon avis, au véritable point de vue, et que l'on s'imagine avoir tout fait quand on a lancé un enfant dans la vie.

A cet âge heureux, où le cœur encore pur s'attache si fortement, où les liaisons se forment, liaisons qui ne se brisent pas comme les autres, parceque les passions y sont étrangères, on devrait moins avoir pour but d'apprendre aux enfants des choses plus ou moins inutiles que de préparer l'avenir en unissant leurs cœurs, en leur disant que, dans la vie, les camarades d'enfance doivent s'aider, se soutenir et se distinguer entre tous ; qu'il ne faut jamais oublier ceux avec qui nous avons prié et joué, avec qui nous pouvons, sans inconvénient, être ce que nous sommes. Le fait-on ? Non.

Et comment le ferait-on dans ces grands collèges où la discipline, sans cesse méprisée, doit sans cesse, avec sa sanction inexorable, faire entendre sa voix austère sans que l'enfant s'y soumette autrement que par la force ; et Monseigneur Dupanloup, le dit lui-même, dans son remarquable ouvrage, ce n'est pas ainsi qu'on peut former un enfant. Aussi, tout en admettant que, sous la loi de grâce, c'est aux prêtres et aux religieux que Jésus-Christ, en termes formels, a donné la mission d'enseigner les nations, et qu'eux seuls puissent le bien faire, parceque seuls ils parlent au nom de Dieu, il est permis de critiquer la manière dont les choses se passent, d'autant plus que, nulle part, l'éducation classique, telle qu'elle se donne en Europe, convient moins qu'au Canada. Déjà toutes les positions sont encombrées ; et malgré leur instruction, vos jeunes gens, pour assurer leur avenir incertain, ont presque tous tendance à se jeter dans la politique ; mais là comme ailleurs, il y a beaucoup d'appelés, peu d'élus ; et pour peu que cela dure ; pour peu que, chaque année, on jette ainsi sur le pavé une foule

de jeunes hommes qui ne pourront pas vivre, ou qui ne pourront vivre que d'expédients, vous aurez beau multiplier, pour leur donner une situation, des places absolument inutiles chez un peuple jeune, avant trente ans, vous sentirez des secousses ici, tout comme dans l'ancien monde. Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

C'est vers l'agriculture qu'il faut diriger vos jeunes gens. C'est, en plein air, dans vos vastes campagnes que doit se faire votre éducation. Là, il y a de la place pour tout le monde ! Là, est l'avenir et l'indépendance de la jeunesse canadienne ! Là est sa richesse ! Que de choses à faire dans ce sens ! Que de forces on laisse inactives ! Que de ressources dans les enfants dont on ne sait pas tirer parti ! J'en ai vu trois en France, qui appartenaient pourtant aux premières familles de la Bretagne : l'un avait treize ans, l'autre quatorze et le troisième quinze. On leur avait donné un arpent à bouleverser. Eh bien ! vous ne sauriez croire ce qu'il ont fait de travail, tout en s'instruisant. Et comme ils se portaient bien ! comme ils étaient heureux ! C'est que l'enfant a besoin d'exercice. Une dame du Para (Brésil) me disait dernièrement, qu'un entrepreneur de cette ville, ayant obtenu du gouvernement brésilien de faire les quais sur les bords de la rivière l'Amazone, s'était enrichi en n'employant, à ce travail, que des enfants. Aussi, je le dis carrément, moi qui aime le travail manuel, quand même je froisserais les idées reçues, ce dont je ne m'inquiète guères, voulez-vous que l'enfant soit heureux ? voulez-vous qu'il soit vigoureux ? voulez-vous qu'il soit vertueux et bon ? En même temps que vous développez son esprit, apprenez-le à se servir de ses bras. Faites-le suer ; qu'il ait un jardin ; qu'il élève des animaux ; que tout, dans sa vie, ne soit pas abstraction. Fortifiez son corps, fatiguez ses nerfs ; et en agissant ainsi, vous éleverez son âme, et vous en ferez vraiment un homme.

Il ne faut pas croire que la foi, qui vous protège et vous défend de l'erreur, sera toujours aussi forte qu'elle l'est aujourd'hui, surtout si on multiplie outre mesure les éducations absurdes. Un jour viendra où, ici comme ailleurs, il y aura lutte ouverte et déclarée entre le bien et le mal. Les passions, en tout pays, produisent toujours les mêmes effets ; et, quand elles ne sont contenues que par l'intérêt, elles ne tardent pas à prendre leur essor. Vous verrez.

Il ne suffit pas qu'un enseignement soit religieux pour être vraiment utile ; si faut qu'il tienne compte des besoins d'un peuple et des besoins de l'enfance. Si après dix ans, comme cela se fait partout, les enfants, malgré leur travail, n'ont devant eux qu'un avenir incertain, je le dis, et je le repète : c'est un danger. Mgr. Dupanloup, à l'appui de mes paroles, cite dans son ouvrage sur l'éducation, toute une page de Guizot où la chose est constatée en termes énergiques. Je la reproduirai quelque part. Car elle explique comment et pourquoi se font les révolutions.

Au reste, qu'importent les autorités ; je dis ce que je pense, ce que l'expérience de la vie, m'a appris être vrai et utile.

Je n'ai point la prétention de convaincre les professeurs. Ils ont pour eux la force d'inertie, leur nombre et leur organisation ; moi, je suis seul, et sans point d'appui. D'ailleurs, la plupart d'entre eux, quelle que soit leur opinion, ne peuvent rien ni pour, ni contre mes principes. Bon gré, mal gré, ils sont liés à l'ancien système ; et, il faut avoir une hardiesse peu commune, même pour oser m'approuver. Mais, j'ai la prétention de convaincre les parents et d'éclairer les enfants, en leur montrant que l'éducation actuelle, telle qu'elle est, et par elle-même, ne signifie rien, ne pousse à rien, et que, dès lors, il ne faut pas en faire de cas. La meilleure preuve à leur en donner, c'est que moi, qui ai de l'intelligence et de l'énergie, (on ne peut le nier) ; qui ai fait des travaux assez intéressants pour fixer, depuis deux ans, l'attention de tout un pays ; qui ai obtenu l'approbation d'hommes remarquables en France et au Canada, je serais condamné, pour vivre, si je n'avais une fortune personnelle, à mourir chaque jour. Car c'est vraiment mourir que de vivre comme vivent, dans tous les collèges, les professeurs et les élèves. Et combien n'y en a-t-il pas dont la santé s'altère à ce métier-là. La vie de l'homme, quand elle s'écroule ainsi entre quatre murs

et le nez sur les livres, depuis le matin jusqu'au soir, cette vie-là n'est pas une vie naturelle; et l'homme, qui vit ainsi, n'est pas un homme heureux. Ce n'est pas pour cette vie-là que Dieu nous a faits. Il nous faut le grand air et le mouvement. La pomme d'Ève nous a valu assez de misères sans qu'on en augmente encore le nombre. Les commandements de Dieu et de l'Église ne me forcent point à croire que l'éducation actuellement donnée, et telle qu'elle se donne, est parfaite. La religion n'entre pas dans ces détails.

Beaucoup de travail manuel et peu de travail intellectuel, voilà quelles doivent être, pour l'homme, les conditions de la vie, s'il veut vivre en bonne santé; et c'est sur cette base que l'éducation devrait être établie, si on voulait former des hommes solidement trempés au corps et à l'âme. Et qu'on ne dise pas la chose impossible. A mon dernier voyage de France, j'ai vu un collègue de ce genre. Ce n'est donc pas de l'idéal. On peut diriger un mouvement; on ne saurait l'enrayer, quand il répond à des besoins réels. Au reste je ne suis pas le seul de mon avis et les principes, que je défends, se trouvent exprimés, depuis plus de deux siècles, dans les ouvrages de tous les grands pédagogues. Il ne faut pas, je le répète, élever les enfants dans l'incertitude et dans l'indécision. Car en agissant ainsi, au lieu de leur être utile, on leur fait du mal; et vous, parents, si vous voulez le bonheur de vos enfants, croyez moi, dirigez-les immédiatement dans une voie donnée. C'est le plus grand service que vous puissiez leur rendre.

DE LA VOCATION.

DIRECTION A DONNER AUX ENFANTS.—Il y avait autrefois, dans l'ancienne Égypte, une loi par laquelle les fils étaient tenus de suivre la carrière de leurs parents; et, sans ériger cette loi en principe absolu, on peut dire, cependant qu'en thèse générale, c'était une loi excellente. Les pères sont en effet, dans l'ordre de la nature, les instituteurs-nés de leurs enfants; et ils ne peuvent guères les diriger, en connaissance de cause, que dans leur propre vocation. C'est une illusion à eux de croire que leurs enfants seront plus heureux dans une autre position que la leur; et, sauf le cas d'une vocation religieuse, je voudrais qu'un médecin se dit: mon fils sera médecin; je veux qu'il soit un grand médecin. Je voudrais qu'un laboureur se dit de même: mon fils sera un grand laboureur, et ainsi du reste pour toutes les positions, et pour tous les métiers. Car en sortant de son milieu, l'enfant court grand risque de se tromper. Il n'a plus aucune tradition; il n'est plus d'aucune caste; il ne connaît plus ses gens: c'est un parvenu.

Le bonheur n'est point inhérent à telle ou telle position; il tient à des conditions particulières qui n'appartiennent à aucune, et qui appartiennent à toutes. Il y a des gens heureux dans toutes les positions, comme il y a des gens malheureux partout. Il en est de même de la richesse et de la considération. Ce n'est pas la position qui fait l'homme; c'est l'homme qui fait la position. Dans toutes les positions, il y a des imbéciles, et, dans toutes, il y a des gens distingués. Ce qu'il faut à un peuple, ce ne sont pas des hommes qui aient une instruction vague et superficielle en toutes choses, mais des hommes instruits dans leur vocation. Il faut à un peuple de grands médecins, de grands jurisconsultes, de grands mécaniciens, de grands commerçants, de grands industriels, de grands laboureurs. Un seul homme, qui prime, est plus utile à un peuple que cent hommes médiocres.

Je conclus en disant que la loi de l'antique Égypte, qui consacre d'ailleurs une chose naturelle, devrait être en honneur, surtout chez un peuple chrétien.

D'ailleurs, la vocation qu'est-ce que c'est: vouloir une chose et pouvoir la faire.

UN ELEMENT DU BONHEUR.

LE SILENCE EST, POUR L'HOMME, UN ÉLÉMENT DU BONHEUR.—Établir philosophiquement que le silence est, pour l'homme, une condition indispensable au bonheur, n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire au premier abord.

Sans doute la chose doit sembler paradoxale à tous les désœuvrés, et ils sont nombreux, qui passent leur vie à bailler aux corneilles et crèvent d'ennui, insupportables à eux-mêmes et aux autres, à tous ces hommes et à toutes ces femmes, qui, ne sachant que faire de leurs loisirs, pensent remplir par des mots sonores et dans des conversations sans portée et sans suite, le vide de l'âme, vide immense, infini, que Dieu seul peut combler. Ces gens-là sont naturellement malheureux tôt ou tard; et leurs éclats de rire, leur figure grimaçante, ne sauraient tromper quiconque va au fond des choses et au fond des cœurs. Quand l'homme n'a pas d'occupations, qui l'absorbent entièrement, quand le cercle de la famille ne lui suffit pas, il chercherait en vain à se distraire en dehors de là. La conversation des gens désœuvrés, quand elle n'est pas dangereuse, quand elle n'enfante pas des haines implacables, est aussi vide, aussi insignifiante qu'ils le sont eux-mêmes. Ils radotent diant et redisant encore et toujours les mêmes choses, sur le même ton et du même air. Ils répètent aujourd'hui ce qu'ils disaient hier et comme ils le disaient; et ils diront demain ce qu'ils disent aujourd'hui et de la même façon. C'est partout et toujours, en tout pays, la même ritournelle. On dirait un orgue de Barbarie. Pour tout dire, en un mot, la conversation de ces gens-là distille l'ennui. On peut s'en passer, et, quand on s'en passe, on s'en trouve bien.

D'ailleurs, un homme, même un homme occupé, sérieusement occupé, a sa manière de voir les choses dont il est à peu près impossible de le faire revenir. L'un a des lunettes bleues et voit bleu; l'autre a des lunettes rouges et voit rouge; un troisième, suivant la couleur de ses lunettes, voit noir, blanc, jaune ou autrement. Peu d'hommes peuvent voir les choses telles qu'elles sont; et chaque homme se place à son point de vue. Chacun de nous a ses occupations, ses illusions, ses erreurs, ses goûts: d'où il résulte que nous avons peine à comprendre ceux qui pensent autrement que nous, et que nous ne les cherchons guères à cause de cela. D'un autre côté, parmi ceux qui voient les choses comme nous les voyons, qui vivent comme nous vivons, à la poursuite du même but, dans les mêmes occupations, avec les mêmes désirs, les mêmes défauts, nous avons chance de rencontrer plutôt des rivaux que des amis; ce qui restreint encore le cercle déjà assez restreint de nos relations.

Il ne nous reste plus dès lors que quelques indifférents qui nous écoutent et que nous écoutons par politesse et avec la plus parfaite nonchalance, sans que nous prenions réellement part à leurs joies ou à leurs souffrances, qui peuvent vivre ou mourir, sans que nous versions sur eux des larmes bien amères. A peine ont-ils disparu, qu'ils sont oubliés! Ces liaisons-là ne sont pas solides; un rien les brise pour jamais. Tachez seulement un jour d'être malheureux et vous verrez ce qu'Ovide a exprimé en si beaux vers; que :

Donec eris felix multos numerabis amicos — Tempora si fuerint nubila, solus eris.
 Qui! Oui! voilà les amis tels qu'ils sont, je ne dirai pas tous, mais presque tous. Nous les critiquons sans peine, comme eux, de leur côté, n'ont point de peine non plus à le faire. Ils sont là! Vous les embrassez; vous êtes brulant d'amour; vos paroles sont de feu; il semble que vous donneriez votre vie pour eux. Ils tournent le dos; on leur tombe dessus. Je l'ai vu et expérimenté cent et cent fois. Quelques camarades d'enfance, nos parents, notre famille, ne sortons point de là, si nous ne voulons avoir des déceptions, et même là que de misères! Oh silence! silence de Pythagore! que tu es précieux, que tu es rationnel et philosophique, pour échapper à l'ennui de certaines conversations, aux dangers de certaines autres!

Mais le charme de la famille n'est-il pas, d'ailleurs, dans le silence plutôt que dans la parole? Un mot par-ci, un mot par-là, un charmant sans-gêne, la parole quand il est agréable de parler, le silence quand il est agréable de ne pas parler: voilà la famille. Le cœur se comprend, d'ailleurs, sans paroles, et quand on vit toujours ensemble, du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au matin, tous les jours, toute la vie, que voulez-vous, grand Dieu! qu'on se dise? Aussi on ne se dit rien.

Ce n'est qu'avec les enfants qu'il y a toujours plaisir à causer, parceque toujours on peut le faire sans gêne, sans avoir besoin de veiller sur ses paroles. L'enfant est innocent, naïf, amusant; avec un enfant jamais je ne m'ennuie.

Mais nous ne parlons pas qu'aux hommes. Il y a, en dehors de nous, le monde des idées, et le monde spirituel, avec lequel nous sommes en opérations continuelles, sans que nous puissions nous en apercevoir, et qui tient, dans notre vie, une place beaucoup plus considérable qu'on ne croit. Dieu entre en nous, pour ainsi dire, par tous les pores, et St. Paul a exprimé cette vérité par ces paroles : *In ipso vivimus, movemur et sumus*. Dieu a mille manières d'entrer en conversation avec nous, sans jamais nous ennuyer. Il nous parle par les yeux, par les oreilles, par tous les sens.

On comprend même d'autant mieux ce langage qu'on s'embarasse moins de la conversation des hommes; et plus on comprend ce langage, plus on vit avec soi-même et avec Dieu, moins on a besoin de vivre au dehors. Est-ce que la nature ne vous parle jamais ? Est-ce que le vent qui siffle à travers les forêts, l'eau qui coule avec un doux murmure, la mer qui mugit, le tonnerre qui gronde, ne vous disent rien ? Est-ce que la vue du soleil qui se lève ou se couche, du nuage qui passe rapide à l'horizon, d'une fleur, d'une prairie, ne vous disent rien ? S'il en est ainsi, je vous plains; et je comprends que vous aimiez ces villes boueuses, où tout est compté, calculé pour limiter le bonheur de l'homme. Je doute fort que vous puissiez m'entendre quand je dis que le bonheur est fait de silence, et que l'âme, qui vit de silence, grandit, se fortifie et s'élève. Moi j'aime, j'adore le silence par goût et par principe. Je le cherchais, en venant ici. Hélas ! *L'homme s'agite, et Dieu le mène*.

UN MÉCHANT DIABLE.

LA MAISON, LE PROPRIÉTAIRE ET LE LOCATAIRE.— Depuis à peu près trente ans, je suis le propriétaire d'une maison de moyenne apparence que ma pauvre mère, avant de mourir, m'a laissée comme héritage.

On en trouve de plus belles; on en trouve de moins belles: elle est de ces maisons dont on ne parle pas. Mais, par exemple, elle est solide; et elle l'eût été bien d'avantage, si, tout d'abord, on lui avait donné pour base un roc inébranlable; et surtout s'il n'y était pas entré tant d'architectes, maçons, charpentiers, menuisiers, plâtriers, tapissiers, ferblantiers, plombiers, sans parler des peintres, des couvreurs et des vitriers. Vraiment, ils me l'ont abîmée! Un bon ouvrier, à lui tout seul, vaut mieux que trente-six mauvais.

Malgré cela, elle a résisté à des tremblements de terre, capables de mettre une ville à bas. Il y a bien, par-ci, par-là, quelques lézardes; mais elle a tenu bon. Elle est encore solide; et, le jour, où elle sera assise sur la pierre, j'ose espérer qu'elle deviendra comme qui dirait une maison à *la Mathusalem*. Voilà pourquoi je m'occupe à couler du béton et du ciment dans les fondations pour la consolider et l'affermir. Cela fait, je pourrai dormir en repos, et sans avoir continuellement à craindre d'être écrasé. L'opération est plus sérieuse qu'elle n'en a l'air; et, en travaillant ainsi au grand jour, je donnerai peut-être l'idée d'en faire autant à quelques-uns, qui ne sont pas sans en avoir besoin.

Mais le plus grand mal a été, qu'à l'époque où elle s'élevait, (elle n'était encore qu'à fleur de terre,) j'ai donné asyle, par bonté de cœur, à un *pauvre diable*, que, déjà, je connaissais un peu, et qui, alors, me parut être un assez bon enfant, avec lequel, dans les moments d'ennui, je pourrais tenir conversation pour faire passer le temps. Il est devenu mon commensal et mon ami; je n'avais rien de caché pour lui; je lui comptais mes petites affaires et il écoutait avec attention, *le misérable!*

Dans les premières années, je n'eus pas beaucoup à m'en plaindre. Il me jouait bien de temps en temps de petits tours comme, par exemple, de voler du sucre, de manger des confitures et autres peccadilles du même genre; mais ça ne tirait pas à conséquence. En somme nous vivions en bons camarades et nous faisons assez bon ménage.

Ah mais! ça n'a pas duré longtemps comme ça! et, avec une certaine gradation, (c'est un gaillard habile, faut le reconnaître,) il a fini par me jouer des tours pendables, comme, par exemple, de me faire entrer dans le docte corps des *pedants, irritabile vatum*.

J'avais beau lui dire : mais restes donc tranquille, vilain drôle ! Tu me casses la tête, mauvais chenapan ! Je vas te flanquer à la porte, polisson ! Bah ! j'y perdais mon latin ; il prenait tout ça pour des compliments ; il ne m'écouloit même pas ; et, comme je suis, par nature, un garçon d'humeur pacifique, n'y pouvant rien, je le laissais faire.

Et cependant, parfois, c'était à ne pas y tenir ! Tous les voisins s'en plaignaient et je ne suffisais pas à payer les pots cassés !

Si encore il était tout seul ! mais non, *le coquin !* Il fait des alliances offensives et défensives. Ainsi, pendant plus de vingt ans, il a eu pour allié fidèle, un bien mauvais diable, croyez-le, *le diable de ma belle-mère.* A eux deux, il n'avait pas de misères qu'ils ne m'aient faites ! Aujourd'hui, probablement pour s'instruire, car c'est un diable savant (les plus dangereux !) il va dans les écoles, il s'y agite, il s'y remue et il arme en guerre, contre moi, tous les diables savants et tous les savants diables, sans parler *des diables ignorants* qui ne manquent pas, même dans les écoles. Aussi gare à moi ! Je n'ai qu'à bien me tenir ! Et d'abord tâchons de le mettre dehors.

Mais il faut le dire, j'ai affaire à forte partie. Il a si bien pris l'habitude de regarder ma maison comme la sienne qu'il lui sera difficile de s'en aller de bon cœur. Ainsi si je le fais sortir par la porte, il rentre par la fenêtre ; si je le chasse par la fenêtre, il revient par la porte et c'est toujours à recommencer. Mieux que ça ! il loge dans ma culotte ; il se pouille dans ma veste ; nous n'avons qu'un bonnet pour deux. Le soir, il se couche dans mon lit, à côté de moi ; il fait un tintamarre à tout casser ; il m'empêche de dormir ; et puis, le matin, quand je veux me lever, il y met opposition. Il est rare que je ne cède pas, quelque peu, à ses minauderies. D'ailleurs, il a un grand moyen dont il fait usage au dernier moment. Il se met à faire de la musique. Quelle musique ! grand Dieu ! ce n'est ni du Mozart, ni du Beethoven, ni même de l'Offenbach ! Il a ramassé, comme ça, en courant le monde, toutes espèces de petites chansons dont, généralement, il ne sait que le commencement, et encore ! Qui le croirait ! il commence d'ordinaire par un cantique ; vient ensuite un hymne guerrier, un chant patriotique, une gauloiserie, une romance. Que vous dirai-je ! je l'accompagne, je bats la mesure ; et il fait grand jour quand je m'aperçois que nous sommes encore au lit. Mais, par exemple, il n'est pas longtemps à s'habiller. En un tour de main, l'affaire est faite.

Et voilà, ami lecteur, comment je ne suis pas toujours le maître chez moi : c'est que, dans la même maison, habitent deux hommes, qui ne se ressemblent guères : l'un intelligent, plein de cœur et de bonne volonté, c'est moi ; l'autre un sot animal et une méchante bête, dont il faut se faire vacciner. Si vous regardez en vous, *qui que vous soyez*, vous trouverez ces deux hommes-là.

MORALE.—Pour ne pas avoir la variole, on doit se faire vacciner. Quand on veut se moquer des sottises humaines, il faut commencer, d'abord, par rire des siennes propres, et je ne m'en priverai point. Mais c'est un jeu dangereux ! Il faut, pour cela, être sûr de son sifflet. Ainsi firent jadis Horace et Boileau qui, sous une forme piquante et tout en reconnaissant leurs défauts, ne sont pas sans avoir rendu quelques services à leur pays. Ne vous êtes-vous jamais trompés, vous autres ? Vous êtes bien heureux ! Alors vous ne devez pas savoir grand chose.

LE FOUET.

LES FAUX BONSHOMMES DU COURRIER.—J'avais d'abord rêvé de tirer une grosse vengeance des saintes gens du *Courrier* : c'était de refaire leur article et de mettre ma prose en regard de la leur ; mais j'ai réfléchi, depuis, que les lâches écrits d'un sot ne devaient point entrer dans mon journal ; et je laisse à un nouveau Molière le soin de fouetter, comme ils le méritent, ces nouveaux Tartuffes. Pour peu que cela dure, je finirai par avoir de mon bord tous les gens intelligents et contre moi tous les imbéciles. C'est consolant. Avis aux amateurs.

Voyons, amis lecteurs, soyez de bonne foi. Y a-t-il au monde un journal plus nul et plus bâtement rédigé que le *Courrier*? Moi, je n'en connais pas. Les oies et les dindons y vivent de compagnie ou s'y succèdent: jadis c'était *Cartouche* — aujourd'hui c'est *Mandrin*. Ah! race d'hypocrites! vous me gâtez le Canada, ce pays, où il y tant de braves gens et que je trouvais si beau avant de vous avoir entrevus. Oui vous êtes vraiment de la race des reptiles; mais fort heureusement, avec vous, la seule chose à craindre est le pavé de l'ours; et voilà pourquoi je préfère vous voir au nombre de mes ennemis. Ah! faux bonshommes, vous ne me faites pas peur! Avant de manier la plume, j'ai manié le sabre assez bien pour avoir été porté deux fois à l'ordre du jour de mon bataillon pendant la guerre de 1870. Je tiens à le dire et je puis le prouver. Je puis prouver aussi que je ne suis pas un chevalier d'industrie comme on l'a prétendu assez gratuitement l'année dernière. Malgré tous mes défauts, je vaut mieux que vous, cent fois mieux. Car je suis loyal et franc et ne vous l'êtes pas.

Vous seriez excusables de parler comme vous parlez et d'agir comme vous agissez, si un zèle véritable et des convictions sincères vous dirigeaient dans toutes vos paroles et dans toutes vos actions; mais il n'en est point ainsi, c'est l'injustice, la haine et surtout l'intérêt qui vous dirigent en tout et tous les jours.

Je suis un orgueilleux, dites-vous, oui je le suis et le veux l'être. L'orgueil a été le principe des grandes choses qui se sont faites dans le monde payen; et peut-être a-t-il été souvent le principe des grandes choses qui se sont faites dans le monde chrétien. La première pensée d'un saint est celle-ci: je puis faire ce que les autres ont fait. Eh bien, c'est une pensée d'orgueil. Il y a de grandes énergies dans les orgueilleux. Vous n'êtes pas un orgueilleux, vous! vous ne le serez jamais; vous ne pouvez pas l'être! Pour deux sous, mais on vous achèterait! Non vous n'êtes pas un orgueilleux pas plus qu'un écrivain: vous n'êtes qu'un écrivassier, et ce n'est pas la même chose. Maintenant, morveu, remettez votre culotte; vous avez reçu votre correction. Je frappe sur les chiens; et je n'ai point la prétention de les empêcher de crier. Je frappe sur crier. En finissant, je vous dirai comme Henri IV aux Espagnols: allez, mais n'y revenez plus. Qui s'y frotte s'y pique.

Si vous ne voulez pas me respecter de bon gré; vous me respecterez par force. Si vous ne m'aimez pas; vous me craindrez. Car j'ai un gourdin; et je le sais; vous, insulteurs publics, vous n'avez qu'un chalumeau. Et dire que j'étais revenu à Québec avec des idées toutes pacifiques! Que de bonnes résolutions j'ai prises comme ça dans la vie, qui n'ont pas tenu. Mais aussi!... Je n'ai rien à ménager et je ne ménagerai rien avec des gens qui m'attaquent malhonnêtement et en style baroque. Si c'était encore un de vos vrais écrivains comme les *Fontaine*, les *Legendre*, les *Faucher*, les *Marmette* et vingt autres, que je pourrais nommer, ou un de ces Messieurs, dont j'ai eu, plusieurs fois, l'occasion, à l'Université, d'admirer la plume élégante et facile, la lutte pourrait être courtoise, parce que, j'en suis sûr, ils me combattraient avec de bonnes raisons, et sans m'insulter; mais recevoir des leçons du premier *gratte-papier* venu! c'est trop me demander. A l'aurore de votre *grand siècle littéraire*, il ne faut pas avoir peur de couper et de tailler. Et d'ailleurs, est-ce donc un si grand crime de dire à ceux du *Courrier*, qu'ils n'écrivent pas pour la postérité et qu'ils n'illustreront jamais le Canada. Mais vous le dites tous!

PIERRE LEROY,
DIT SANS-RANCUNE.